

Approfondir sa réflexion – texte 2**Extrait de *Marcovaldo ou les saisons en ville*, chapitre XVI, d'Italo CALVINO****« Marcovaldo au supermarché »**

A 6 heures du soir, la ville tombait aux mains des consommateurs. Durant toute la journée, le gros travail de la population active était la production : elle produisait des biens de consommation. À une heure donnée, comme si on avait abaissé un interrupteur, tout le monde laissait tomber la production et, hop ! se ruait vers la consommation. Chaque jour, les vitrines illuminées avaient à peine le temps de s'épanouir en de nouveaux étalages, les rouges saucissons de pendiller, les piles d'assiettes de porcelaine de s'élever jusqu'au plafond, les coupons de tissu de déployer leurs draperies comme des queues de paons que, déjà, la foule des consommateurs faisait irruption pour démanteler, grignoter, palper, faire main basse. Une queue interminable serpentait sur tous les trottoirs, sous toutes les arcades des rues et, s'engouffrant à travers les portes vitrées des magasins, se pressait autour de tous les comptoirs.

Et petits paquets, paquets moyens, gros paquets, portefeuilles, sacs à main tourbillonnaient autour de la caisse en un embouteillage qui n'en finissait plus; les mains fouillaient dans les sacs pour y chercher les porte-monnaie, et les doigts fouillaient dans les porte-monnaie pour y chercher de la monnaie. Dans une forêt de jambes inconnues et de pans de pardessus et de manteaux, des enfants égarés, dont on avait lâché la main, pleuraient.

Un de ces soirs-là, Marcovaldo promenait sa famille. N'ayant pas d'argent, leur plaisir était de regarder les autres faire des achats; d'autant que, l'argent, plus il en circule, plus ceux qui en sont dépourvus peuvent espérer en avoir : "Tôt ou tard, se disent-ils, il finira bien par en tomber aussi un peu dans notre poche. " Pour Marcovaldo, son salaire, étant donné qu'il était aussi maigre que sa famille était nombreuse, et qu'il y avait des traites* et des dettes à payer, son salaire fondait aussitôt touché. De toute façon, tout cela était bien plaisant à regarder, surtout si l'on faisait un tour au supermarché.

Le supermarché était en libre service. Il y avait des chariots, pareils à des paniers à roulettes, que chaque client poussait devant lui et remplissait avec toutes sortes de bonnes choses. Comme les autres, Marcovaldo prit un chariot en entrant, sa femme fit de même et aussi ses quatre gosses qui en prirent un chacun. Et, se suivant à la queue leu leu, poussant leur chariot devant eux entre les rayons et les comptoirs croulant sous des montagnes de denrées alimentaires, ils se montraient les saucissons et les fromages, les nommaient, comme s'ils reconnaissaient dans la foule des visages d'amis ou pour le moins de connaissances.

- Papa, disaient à chaque instant les gosses, on peut prendre ça?

- Non, on y touche pas , c'est défendu, répondait Marcovaldo, se souvenant que la caissière les attendait en fin de parcours pour le paiement.

- Pourquoi, alors, que cette dame-là elle en prend ? insistaient les gosses en voyant toutes ces braves femmes qui, entrées seulement pour acheter un céleri et deux carottes, ne savaient pas résister devant une pyramide de pots et de boîtes et, toc! toc! toc! d'un geste mi-machinal, mi-résigné, faisaient tomber et tambouriner dans le chariot des boîtes de tomates pelées, des pêches au sirop, des anchois à l'huile. Bref, si votre chariot est vide et que les autres sont pleins, vous. pouvez tenir jusqu'à un certain point, puis l'envie vous submerge, et les regrets, et vous ne résistez plus. Alors Marcovaldo, après avoir recommandé à sa femme et aux gosses de ne toucher à rien, tourna rapidement au coin d'une allée, disparut aux yeux de sa famille et, prenant sur un rayon une boîte de dattes, la déposa dans son chariot. Il voulait seulement s'offrir le plaisir de la balader durant dix minutes, de montrer, lui aussi, ses achats comme les autres, puis la remettre là où il l'avait prise. Cette boîte de dattes, et aussi une bouteille rouge de sauce piquante, un paquet de café et des spaghetti sous cellophane bleue. Marcovaldo était sûr qu'en opérant avec adresse, il pouvait, au moins pour un quart d'heure, éprouver le plaisir de celui qui sait choisir le produit le meilleur sans devoir payer un sou. Mais, gare! si les gosses le voyaient! Ils se seraient mis tout de suite à l'imiter, et qui sait quelle pagaille ça aurait fait!

Les haut-parleurs diffusaient des musiquettes gaies. Les clients marchaient ou s'arrêtaient en en suivant

le rythme et, au moment voulu, tendaient le bras, prenaient quelque chose et le déposaient dans leur chariot, le tout au son de la musique.

Maintenant, le chariot de Marcovaldo était bourré de marchandises.

Il progressait maintenant entre deux hautes haies de rayons. Brusquement, l'allée s'interrompait, et il y avait devant lui un long espace vide et désert éclairé par des tubes au néon qui faisaient étinceler le carrelage. Marcovaldo était là, tout seul, avec son chariot de marchandises ; et, au fond de cet espace vide, il y avait la sortie et la caisse.

Son premier mouvement fut de foncer tête baissée en poussant son chariot devant lui comme un char d'assaut, et de s'échapper du supermarché avec son butin avant que la caissière pût donner l'alarme.

Mais au même moment, un chariot bien plus chargé que le sien déboucha d'une allée voisine, et c'était sa femme Domitilla qui le poussait. Un autre encore déboucha d'un autre côté, et Filippetto le poussait de toutes ses forces. C'était là un endroit où aboutissaient les allées de nombreux rayons, et de plusieurs d'entre elles surgissaient l'un ou l'autre des gosses de Marcovaldo, tous poussaient des chariots aussi chargés que des navires de commerce. Toute la famille avait eu la même idée et, maintenant, en se retrouvant, toute la famille s'apercevait qu'elle avait rassemblé un échantillonnage complet des disponibilités du supermarché.

- Papa, on est riche alors ? demanda Michelino. On va avoir de quoi manger pour un an, dis ?

- Fichez le camp ! Vite ! Éloignez-vous de la caisse ! s'exclama Marcovaldo en faisant demi-tour et en se cachant, lui et ses denrées, derrière les rayons ; puis il fonça, plié en deux comme sous un tir ennemi, pour s'aller perdre dans les rayons.

* traites : sommes à verser régulièrement, en général par mensualités, pour un achat à crédit.

Après une lecture attentive du texte, répondez aux questions suivantes :

I) Compréhension

1°) Que se passe-t-il à six heures du soir, chaque jour ?

2°) Relevez :

* trois verbes exprimant à la fois la rapidité et la brutalité du phénomène.

* une phrase dont la construction exprime l'idée de richesse, d'abondance.

3°) Qu'est-ce qu'un geste " machinal " ? Comment les clients et les clientes se comportent-ils à l'intérieur du supermarché ?

4°) Quelle idée des consommateurs l'auteur veut-il que nous ayons, lorsqu'il emploie des expressions (en italique au début du texte) comme : " ..la ville tombait aux mains des consommateurs... " ou " ...faire main basse sur... " ?

5°) Par quels termes l'auteur désigne-t-il les consommateurs dans le passage en gras ? Quelle impression veut-il nous donner ?

6°) En quoi Marcovaldo est-il différent de ces consommateurs ? Quelle astuce trouve-t-il pour leur ressembler, cependant ? Pourquoi tient-il à faire comme eux ?

7°) De quoi a-t-il peur ? Dans quelle situation dangereuse se trouve-t-il à la fin de l'épisode ?

8°) Quel est, à votre avis, le point de vue de l'auteur sur la consommation telle qu'il la décrit dans cet épisode ? Justifiez votre appréciation.

II) Expression

Dans ce roman, paru en 1979, acheter, consommer semblent être des préoccupations essentielles dans l'existence des personnages. A votre avis, est-ce une attitude encore fréquente aujourd'hui ? Que pensez-vous d'une telle attitude ?